

Rencontres des polythéismes et monothéismes en Méditerranée

Sylvie Queval

Posons en ouverture deux anecdotes symétriques.

Vers 170 av. JC, Antiochus IV Epiphane, qui règne sur la Palestine, déclenche une insurrection chez les juifs pieux en introduisant le culte de Zeus dans le temple de Jérusalem. Il y perd son pouvoir.

En 382 ap. JC, le sénateur romain Symmaque dépose une protestation officielle auprès de l'empereur Gratien parce que l'autel de la Victoire a été enlevé du Sénat sous la pression des Chrétiens. Cela ne déclenche qu'une réponse polie.

Voilà deux situations où un polythéisme et un monothéisme se trouvent en conflit, chacun étant à tour de rôle agresseur puis agressé. Des anecdotes similaires fourmillent dans l'histoire et nous confortent dans l'impression, dont je voudrais montrer qu'elle est une illusion, que polythéisme et monothéisme sont des contraires que tout oppose.

Les mots sont d'ailleurs là pour nous inciter à le supposer : on croit qu'il n'existe qu'un dieu (*monos*) ou bien on croit qu'il en existe plusieurs (*poly*). La chose semble évidente. Il ne faut pourtant pas se fier aux mots, ici, car le mot « monothéisme » n'apparaît qu'au XIX^{ème} siècle ; « polythéisme » est introduit au XVI^{ème} siècle mais on trouve l'expression « doxa polutheia » chez Philon (I^{er} siècle de notre ère) parlant des croyances des Grecs. Cette remarque indique que les Anciens ne pensaient pas l'opposition de deux formes de religiosité aussi radicalement que nous le faisons.

Autour du bassin méditerranéen, des polythéismes divers et trois monothéismes ont coexisté, certes souvent en conflit, mais aussi dans une relation d'influence et d'emprunt, de mutuelle fécondation. C'est cet aspect là des rencontres entre polythéismes et monothéismes que je souhaite mettre en lumière parce qu'il est trop souvent minoré.

Il ne peut être évidemment question d'une histoire exhaustive de ces relations. Dans un premier temps, je propose quelques coups de projecteur sur des moments particulièrement importants de cette histoire en insistant sur le caractère familier qu'avait la relation des hommes à leur(s) dieu(x) aux époques de polythéisme dominant.

Nous verrons, dans un second temps, comment la relation hommes-dieu est devenue avec le monothéisme, une relation d'étrangeté, d'altérité radicale et comment les trois religions du livre ont tenté de résoudre la fissure ainsi introduite, non sans que les polythéismes y jouent un certain rôle, voire un rôle certain.

I- Les dieux familiers des hommes

1) hommes et dieux dans l'Antiquité

Un trait commun dominant des récits concernant les dieux dans l'antiquité est incontestablement la proximité que les hommes entretiennent avec les dieux. Des récits de création du monde circulent autour de la Méditerranée depuis le XIII^e siècle av. JC. Pour le monde grec, la *Théogonie* d'Hésiode (VIII^e s.) constitue un texte fondateur. Ce qui frappe dans ces récits, c'est d'une part qu'ils racontent l'origine des dieux et, d'autre part, que chaque être trouve sa place dans un cosmos commun : hommes et dieux « vivent dans un même monde, ils sont les uns et les autres intégrés dans un même processus de création ... et contrairement aux monothéismes, ce ne sont pas les dieux qui pourront répondre¹ » à la question de savoir pourquoi un monde fut créé.

Pour les mythologies, un dieu est une puissance supérieure qui a donc été créée et qui dispose d'un domaine de compétence particulier, ce qui définit d'ailleurs la façon dont on doit lui rendre un culte. Il est moins un être personnalisé qu'une puissance d'action et c'est pourquoi les dieux s'organisent en panthéon et forment un système cohérent.

L'univers des dieux et celui des hommes sont en constante communication, « la frontière entre l'humain et le divin est étonnamment perméable² » : les dieux interviennent régulièrement dans la vie des hommes et les hommes, par les rituels, vivent dans la proximité des dieux.

On saisit mieux ce caractère de familiarité des dieux du polythéisme gréco-latin quand on écoute l'historien romain du premier siècle, Tacite, parler du dieu unique des Juifs : « Les Juifs ne conçoivent la divinité que par la pensée et n'en reconnaissent qu'une seule ... leur être suprême et éternel est inimitable et indestructible. Aussi ne dressent-ils aucune statue dans leurs villes ni, à plus forte raison, dans leurs temples³ ». Le contexte de cette observation est polémique et l'on perçoit l'étonnement du Romain Tacite face à ce dieu abstrait, conçu seulement par la pensée, qu'on ne peut même pas représenter.

Toutes ces considérations peuvent sembler renforcer le sentiment spontané qui voudrait que, du polythéisme au monothéisme, la rupture soit totale. Il faut pourtant aller au-delà de cette impression et regarder comment les Juifs en sont venus à « cette divinité unique,

¹ *Dieux et hommes de l'antiquité* sous la direction de S.Malick-prunier et S.Wyler, Les belles Lettres, 2011 ; p. 33-34.

² Ibid. p. 74

³ *Histoires* V, 5, 4

inimitable et indestructible ».

2) Polythéisme, monolâtrie et monothéisme

Le peuple juif n'a pas toujours été monothéiste.

Les historiens distinguent le judaïsme qui s'impose au retour de l'exil à Babylone, en 539 av. JC et qui est un monothéisme de la religion d'Israël qui l'a précédé. Il y a certes continuité entre les deux mais aussi réelle modification.

La religion d'Israël (avant 539 donc) admet l'existence de multiples dieux, c'est un polythéisme, mais elle considère que YHWH est le plus grand et qu'il a fait alliance avec le peuple juif. Le verset 7 du psaume 97 déclare ainsi : « Honte à tous les adorateurs d'idoles, à ceux qui sont fiers de ces nullités ! Tous les dieux rendent hommage au Seigneur⁴ ». Ceci n'est qu'un exemple parmi bien d'autres qui attestent la pluralité des dieux pour l'Israël d'avant l'exil et le *Premier Testament* montre en bien des circonstances le conflit de YHWH avec les autres dieux et les trahisons du peuple qui se permet bien des infidélités. La réforme religieuse du roi Josias est, à cet égard, bien intéressante : ce roi de Juda de 640 à 609 av. JC. fit « débarrasser le temple de Jérusalem de tous les objets servant au culte de Baal, d'Ashéra et des astres ... il fit encore démolir les locaux proches du temple où l'on pratiquait la prostitution sacrée et où des femmes tissaient des vêtements pour le culte d'Ashéra⁵ ». La fin du règne de Josias est marquée par la défaite de Megiddo devant le pharaon d'Égypte. Douze ans plus tard, c'est Nabuchodonosor qui détruit le temple et organise la déportation des juifs à Babylone. Ces malheurs sont interprétés comme la punition de YHWH en colère des trahisons à répétition de son peuple mais cela ne conduit pas à la négation de l'existence d'autres dieux. Le temps du monothéisme n'est pas encore venu.

YHWH est donc alors un dieu national, extrêmement jaloux et ne supportant pas que son peuple puisse avoir de la dévotion pour un autre dieu. Ceci le distingue de certains dieux antiques qui s'accommodent bien, eux, d'un partage de la dévotion. On parle de monolâtrie pour qualifier cette forme religieuse qui n'est pas encore du monothéisme.

A Babylone, les exilés rencontrent un climat religieux qui va fortement infléchir leur vision de YHWH. Ils découvrent d'abord les grands mythes mésopotamiens de la création et du déluge qui inspireront les rédacteurs de la *Genèse*. YHWH devient alors le dieu créateur. Surtout ils découvrent l'idée monothéiste sous la forme du Mazdéisme, religion réformée par

⁴ Traduction en français courant. Le mot « seigneur » est mis à la place du tétragramme YHWH qui ne doit pas être prononcé.

⁵ II *Rois* 23, 4-7. Les spécialistes pensent qu'Ashéra était la parèdre de YHWH, son épouse.

Zarathoustra vers 640 et qui ne reconnaît qu'un seul dieu, Ahura Mazda.

Il faut ici noter que, comme le dit le professeur Thomas Römer, « au VI^e siècle, le monothéisme est dans l'air du temps⁶ ». Des philosophes présocratiques comme Xénophane critiquent le polythéisme et sa vision anthropomorphique des dieux, Nabonide, roi de Babylone veut imposer Sin, dieu lunaire, comme seul et unique dieu, Cyrus ne reconnaît, lui, que Marduk et finalement Darius adoptera le Mazdéisme ou Zoroastrisme et en fera la religion officielle de l'empire achéménide.

Il va donc arriver à YHWH ce qui était arrivé à Ahura Mazda, de plus grand des dieux, il devient dieu unique. Quand, en 539, ils reviennent sur leur terre de Juda, les Juifs sont monothéistes. Cyrus le Grand qui a autorisé leur retour, autorise la reconstruction du temple, il est qualifié de « messie de YHWH » par le second Esaïe⁷. Ce sont ensuite les prophètes Esdras puis Néhémie qui élaborent, au Ve siècle, la doctrine du judaïsme caractérisée par un strict retour à la Loi selon la tradition.

C'est du sein de ce judaïsme que surgira, quelques siècles plus tard, le christianisme. Mais, avant d'examiner comment s'est forgé cet autre monothéisme, il est utile de noter comment l'affirmation qu'il n'y a qu'un seul dieu, YHWH, auteur de l'univers, inspirée aux Juifs durant leur exil babylonien s'est tissée avec la pensée hellénique, alors à son apogée.

3) L'hellénisation de YHWH

Après l'exil, un très grand nombre de Juifs résidaient hors du royaume de Juda, dans la diaspora et, en particulier, à Alexandrie⁸. Fondée par l'empereur Alexandre en 331 avant J.C., Alexandrie était la plus grande ville du monde hellénistique, ville prospère, cosmopolite, intellectuelle, commerciale et industrielle. Les Juifs d'Alexandrie avaient fini par ignorer l'hébreu et l'araméen, ils parlaient la langue internationale de l'époque, le grec. Vers 285, le roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, désire connaître les textes sacrés d'un si grand nombre de ses sujets et commande la traduction du *Pentateuque* à soixante douze docteurs de la Loi. Cela donne un premier état de ce qu'on a appelé *La Septante* et qui sera complété au fil du III^e siècle par la traduction d'autres textes, prophètes, psaumes, livres de sagesse ... Le texte de la Septante s'impose vite comme texte liturgique aux Juifs de la diaspora.

Il va de soi que la traduction du texte de l'hébreu, langue sémitique, au grec, langue indo-européenne n'a pas été sans importation de concepts. L'exemple le plus célèbre concerne la

⁶ Th. Römer in « L'Ancien testament est-il monothéiste » in *Le Christianisme est-il monothéiste ?*

⁷ *Esaïe* 45, 1. Les traductions édulcorent généralement le terme hébreu de *messiah* qui se traduit *christos* en grec et *oint* en français.

⁸ Ils auraient été un million à Alexandrie au I^{er} siècle de notre ère, soit deux quartiers sur cinq de la ville.

traduction du verset 14 de chapitre III de l'*Exode* ; il s'agit de l'épisode connu sous le nom de « buisson ardent ». Moïse demande à YHWH par quel nom il doit le désigner et il s'entend répondre : « ehyeh asher ehyeh » que la Septante traduit « ego eimi ho ôn », « moi, je suis l'étant » ; formule que la traduction latine, la Vulgate, radicalisera au Ve siècle de notre ère en « sum qui sum », « je suis qui je suis ». On a là un total contre sens souvent dénoncé : la forme hébraïque « ehyeh » est un inaccompli⁹ et peut se traduire par « je serai » ou « je vais être ». Luther traduit donc avec justesse « ich werde sein ». Le sens de la réponse de YHWH est donc « je serai qui je serai », c'est l'annonce d'une promesse de résultat mais pas du résultat. La Septante plaque la catégorie hellénique de l'être-en-soi, de l'être-qui-est sur un texte qui l'ignore totalement. La Septante puis la Vulgate seront les références des théologiens catholiques qui forgeront le concept onto-théologique d'un dieu qui est l'être-même, idée bien éloignée du YHWH sémitique.

Un autre exemple de l'hellénisation de YHWH se trouve dans la traduction de l'expression « YHWH sabaoth », « seigneur des armées » qui est traduite par « theos pantocrator », « dieu tout puissant » ouvrant ainsi des siècles de représentation de dieu !

Prenons encore un autre exemple : en *Esaië* 7, 14, le prophète annonce le signe que donnera YHWH : une « alma » donnera naissance à un fils qu'elle appellera Emmanuel. Le mot « alma » désigne une jeune femme, nous dirions « une adolescente ». La Septante traduit « *parthenos* », « vierge » et permet ainsi, bien involontairement, le dogme à venir de la naissance virginale du messie.

Ces exemples, pris parmi tant d'autres, montrent comment le christianisme se prépare, bien avant l'ère chrétienne à la convergence du judaïsme et de l'hellénisme.

Un autre jalon dans les interactions entre judaïsme et hellénisme ne doit pas être négligé, c'est celui que marque Philon d'Alexandrie. Ce riche juif, contemporain de Jésus de Nazareth dont il ignore l'existence,¹⁰ est nourri à la fois de la tradition judaïque et de culture grecque, il ne connaît ses textes que dans la version de la Septante. Tout son projet va être de montrer que Moïse est l'inspirateur de la pensée de Pythagore et de Platon et que le *Pentateuque* est une œuvre philosophique dont le sens caché se décrypte par une lecture allégorique. Il applique en fait au texte biblique, le traitement que les Grecs accordaient aux textes d'Homère : les récits des hauts faits des héros du passé sont à comprendre comme allégories d'un cheminement spirituel. A titre d'exemple, voici comment Philon interprète les versets 1 à 3 du livre 12 de la *Genèse* qui racontent comment YHWH appelle Abraham à

⁹ L'hébreu ne conjugue pas les verbes au passé, présent, futur mais distingue l'action achevée et celle dont l'achèvement est à venir.

¹⁰ Ses dates approximatives seraient 20 av. JC – 50 après.

quitter son pays et sa parenté : Abraham est, dit-il, le symbole de la pensée qui doit quitter ses attaches corporelles ; quitter son pays c'est donc quitter son corps, la parenté représente, juge-t-il, les sensations. Le départ d'Abraham loin de ses terres d'origines reçoit donc une lecture pythagoricienne que la culture égyptienne préparait car c'est d'elle que provient cette idée, absolument étrangère au judaïsme, d'une séparation de l'âme et du corps.

Ce sont trois traditions qui s'entrecroisent chez Philon et ses compatriotes juifs d'Alexandrie : la mythologie de l'Égypte, dont nous reparlerons bientôt, a inspiré les penseurs grecs dont la lecture infléchit maintenant la lecture du texte biblique. Cet infléchissement conduit à une représentation du dieu bien différente de ce qu'elle pouvait être dans le polythéisme et encore à l'âge de la monolâtrie. Chez Philon – et il aura une longue succession chez les Pères de l'Église chrétienne – « entre Dieu et l'univers matériel s'insère toute une hiérarchie d'êtres intermédiaires, assimilés tantôt aux Idées platoniciennes, tantôt aux cohortes angéliques de la croyance juive, créatures ou émanations de Dieu. Philon les nomme *Logoi*. Au sommet de cette pyramide d'êtres célestes se situe le *Logos*, qui est à la fois le plus proche de Dieu de tous les *logoi* individuels, et une sorte d'être collectif participant de la nature divine sans être cependant égal de Dieu¹¹. » Avec Philon, Dieu devient transcendant et inconnaissable, la distance des hommes à lui est infinie et infranchissable. Pour les hommes, Dieu serait un étranger si les prophètes ne nous en parlaient.

Nous voici bien loin des dieux dont parlent les mythographes, de l'homme à son dieu, la relation n'est plus de proximité et de familiarité. Philon marque le moment où se formule la question qu'auront à résoudre tous les monothéismes : comment connaître ce Dieu devenu l'être absolu, que dire de lui qui surpasse toutes choses ? Un fossé s'est creusé entre lui et les êtres finis que sont les humains ; « si le dieu est rien moins que l'être (comme origine de « tout ce qui est », comme source et impulsion de tout ce qu'on peut être) il est clair, écrit D.Sibony¹², qu'au regard d'une telle origine, tout ce qu'un homme peut être est déficient ». C'est ce « manque originaire », selon l'expression du psychanalyste, que chaque monothéisme a à affronter. Quelle médiation trouver de l'absolu au relatif, de l'être plein au manque d'être¹³ ? On vient de dire que, pour le judaïsme, les prophètes sont ces médiateurs nécessaires.

Dans le second moment de cet exposé, c'est cette question de la médiation entre le Dieu

¹¹ M.Simon et A.Benoit, *le Judaïsme et le Christianisme antique*, P.U.F. 1968, p.74.

¹² *Les trois monothéismes*, Points-Seuil, 1992, p.10

¹³ Sur ce point, cf l'article de F.Stolz, « Essence et fonction des monothéismes abrahamites » in *Le christianisme est-il un monothéisme ?*, p. 54 sqq.

unique et les hommes qui va nous retenir et nous nous arrêterons d'abord sur les réponses chrétiennes et sur ce qu'elles doivent aux polythéismes environnants..

II – Un dieu tout autre

1) Le paulinisme

On pourrait penser que l'idée monothéiste étant bien établie au tournant de l'ère chrétienne, les relations avec les polythéismes se distendraient. Il n'en est rien. Le christianisme naissant est bien sûr plongé au cœur du judaïsme mais il se développe dans un monde plein, encore, des dieux païens et cela n'est pas sans conséquence.

Le paulinisme, c'est-à-dire la doctrine qu'élabore l'apôtre Paul dont les écrits sont les plus anciens du *Second Testament* (de 50 à 60), est très largement tributaire du paganisme ambiant et en particulier des cultes à mystères très en vogue à l'époque. Tarse en Cilicie dont était originaire Paul était un grand centre religieux où l'on vénérait aussi bien le dieu égyptien Osiris que le phrygien Attis¹⁴ mais aussi l'empereur qualifié alors de « seigneur – kyrios – et sauveur – sôter -). Paul conservera ce vocabulaire pour l'appliquer au Christ et l'on peut penser que « pour gagner les païens à l'Évangile, il a voulu le leur présenter en des termes qui leur étaient familiers¹⁵ ».

Le discours de Paul aux Athéniens, rapporté par le Livre des Actes (17, 22-32) témoigne d'abord de l'importance de la profusion des dieux païens. Rappelons le contexte, Paul est à Athènes et « est indigné de voir à quel point cette ville était pleine d'idôles » (17, 16). Il discute avec des Juifs dans la synagogue et, sur l'agora, avec des philosophes qui s'interrogent sur « les dieux étrangers » (les « xenôn daimoniôn ») qu'il annonce. Notons que ces Grecs ne pensent pas le mot « dieu » au singulier, le monothéisme ne va pas encore de soi ! Epris de nouveauté, curieux de tout, les Athéniens invitent Paul à venir présenter sa croyance devant l'aréopage. Habilement, Paul assimile alors le « dieu inconnu » à qui est dressé un autel à Athènes, au dieu de Jésus Christ qu'il prêche. Les Athéniens ne s'offusquent pas de l'idée que ce dieu soit « seigneur du ciel et de la terre » (« ouranou kai gês kurios ») ni qu'il n'habite pas les temples faits par les hommes ; non, ce qui déclenche

¹⁴ R.Bultmann fait remarquer que ces religions orientales ont toutes été d'abord des religions de nations qui ont gagné l'occident en se « dénationalisant ». Ce sont des religions du salut qui ont pris la place des anciennes religions de la polis et promettent de délivrer de la fatalité de la mort. Cf « Le Christianisme comme religion orientale et comme religion occidentale » – 1949 – in *Foi et Compréhension*, Seuil 1970. p. 575-576

¹⁵ M.Simon et A.Benoit, *le Judaïsme et le Christianisme antique*, P.U.F. 1968, p.239. Il faut relever que Paul lisait le premier Testament en grec.

moquerie et mépris, c'est l'idée d'une résurrection des morts.

Si cette idée choque les philosophes athéniens, elle n'offusque, en revanche, pas les habitants d'Alexandrie où le culte d'Osiris était florissant. Or Osiris passe pour le premier des ressuscités. « Chaque année, on célébrait une grande fête qui commençait par trois jours de lamentation et de jeûne en souvenir du dieu massacré et démembré. Puis les prêtres annonçaient la résurrection d'Osiris et la joie s'emparait de tous les fidèles. Les néophytes passaient à cette occasion, lors de cérémonies spéciales dites à mystère, par des simulations de mort et ressuscitaient au petit matin avec leur dieu, ce qui leur donnait la garantie d'une vie éternelle. Ce culte était très présent en Asie mineure, à l'époque de la formation du christianisme, aussi à Corinthe et à Thessalonique. Et bien des théologiens - notamment R. Bultmann - ont vu là une influence sur le christianisme primitif, via l'apôtre Paul¹⁶ ». Paul développe en effet et met au cœur de son enseignement cette idée que par sa mort et sa résurrection, le Christ se fait rédempteur des fidèles¹⁷.

Dès ses tout débuts, le Christianisme fait donc des emprunts non négligeables au monde païen. C'est certainement sur la question de l'identité de Jésus de Nazareth que les influences furent les plus prégnantes, orientant la théologie pour de nombreux siècles.

2) la question christologique

La question qu'on dit « christologique » demande qui est Jésus. Elle est prédominante à partir du deuxième siècle. Pour simplifier quatre réponses sont possibles, trois ont été condamnées comme hérétiques par des conciles ; en Jésus, il n'y a qu'une nature et 1) elle est divine (monophysisme) ou 2) elle est créée (arianisme), ou bien il y a deux natures et 3) elles sont séparées l'une de l'autre (nestorianisme) ou elles sont unies (dogme officiel).

Je ne m'arrêterai que sur la thèse n°2 parce qu'elle a eu une grande incidence dans notre région.

Un certain Arius est prêtre à Alexandrie au tout début du IVème siècle. Il défend l'idée que Jésus a été créé et que ce sont ses perfections morales et personnelles qui ont conduit Dieu à l'adopter et à en faire un médiateur entre Lui et les hommes. Cette thèse qui avait déjà été professée par Origène, se répand très vite tout autour du bassin méditerranéen. Mais en

¹⁶ DE PHILON D'ALEXANDRIE AUX EGLISES COPTES *ou L'influence de l'Egypte sur le judéo-christianisme*. H. Persoz - mars 2002

¹⁷ I Cor 15

314, le nouvel évêque d'Alexandrie n'accepte pas cette idée, il soutient, lui, que Jésus est l'incarnation de Dieu dans une optique très alexandrine qui voit en Jésus le Logos. L'empereur Constantin est alerté par ce conflit dans l'église qui menace de s'étendre et il réunit, en 325, un concile à Nicée. Là, une forte majorité d'évêques condamnent la thèse d'Arius et adoptent ce qui allait devenir un dogme officiel de l'église : Jésus est de même nature que Dieu, il est vrai homme et vrai dieu. En 381, un nouveau concile, à Constantinople, vient confirmer et renforcer le dogme en affirmant l'égale divinité du père, du fils et du saint esprit. Le dogme trinitaire était alors fixé¹⁸ très largement tributaire de la pensée alexandrine, marquée à la fois par la Septante et l'œuvre de Philon qu'il fut aisé de christianiser.

Dans un premier temps, cette décision ne diminue aucunement l'influence arienne. Un évêque arien, Wulfila, évangélisa les Goths. C'est ainsi que les Wisigoths qui occupent la Septimanie installent un royaume arien. Narbonne ne tombera aux mains des Francs qu'en 531. Jusque là, elle avait été wisigothe et donc arienne. C'est en 589 que Récarède, dernier roi wisigoth et arien d'Espagne, meurt. Mais faire l'histoire de l'héritage arien serait un autre sujet.

Il importe plutôt de noter que l'empire romain finissant fut pagano-chrétien. Paul Veyne qualifie le quatrième siècle de notre ère, celui de la conversion de Constantin au christianisme (312), de « siècle double » ; l'empire y fut et païen et chrétien¹⁹. Ainsi, en 337, à sa mort, Constantin le converti fut « mis par décret au rang des dieux par le sénat de Rome » tandis que son corps était enseveli dans l'église des Saints Apôtres à Constantinople. Le poète Ausone (309-394) raconte comment l'empereur chrétien Gratien présidait, à Rome, des cérémonies religieuses en tant que grand pontife avec des prêtres païens. Durant quelques décennies, le paganisme polythéiste et le christianisme monothéiste firent donc assez bon ménage. Les siècles suivants sont ceux d'un christianisme, sous sa forme nicéenne, triomphant mais il faut préciser avec P. Veyne encore que « la christianisation des masses » a abouti à une « religion un peu paganisée²⁰ » qui accommode des pratiques païennes à la mode chrétienne. P. Veyne donne l'exemple suivant : « après le IV^e siècle, des chrétiens se sont mis à demander à leur Dieu ce que les païens demandaient à leurs dieux : prospérité, guérison, heureux voyage, etc. Vers 430, l'impératrice régente Galla Placidia promet une église à saint Jean Evangéliste pour une heureuse traversée et, « libérée du péril

¹⁸ C'est à Ephèse, en 431, que sera précisée la doctrine de l'union des deux natures en Christ, elle est ontologique ou hypostatique. Il en découle que Marie est « theotokos », mère de Dieu. Il faut convoquer les catégories du néoplatonisme pour résoudre le problème posé par l'affirmation de deux natures.

¹⁹ *Quand notre monde est devenu chrétien*, Albin Michel, 2006, ch. VII.

²⁰ Ibid. p. 173

de la mer, s'acquitte de son vœu » en élevant une église à Ravenne, elle emploie dans son inscription l'antique libellé des ex voto païens : *votum solvit*²¹ ». On pourrait consacrer une étude complète à la christianisation de rites païens à moins qu'il ne s'agisse de la paganisation du christianisme.

Cette absorption-digestion par un monothéisme du polythéisme qui occupait le terrain avant son expansion n'est pas un cas unique. On a vu YHWH se substituer à tous les Elohim, le Dieu de Jésus Christ mettre sous sa coupe les divinités du monde romain. Le dieu de l'Islam ne fait pas exception. Jetons un très bref regard sur ce troisième monothéisme.

3) un monothéisme radical

Quand Mahomet commence sa prédication, en 610 de notre ère, sa ville La Mecque est un grand centre caravanier où se côtoient des commerçants juifs et chrétiens, et des populations bédouines polythéistes²² qui la considèrent comme une ville sainte et qui y viennent en pèlerinage à la Kaaba. Dans ce sanctuaire, on adorait de nombreuses divinités dont Allah et ses trois filles, Houbal et bien d'autres. Mahomet, qui pose l'unité et l'unicité de Allah²³, fera détruire les 360 statues de divinités qui étaient vénérées là.

Comme YHWH, Allah, de dieu local qu'il était, devient le dieu universel. Bien des pratiques préislamiques vont survivre dans l'Islam, tout particulièrement dans l'organisation des rites à effectuer lors du pèlerinage à La Mecque : le *tawwâf* ou circuit autour du sanctuaire, le baiser et la caresse du pèlerin à la pierre noire sont ainsi des survivances du polythéisme. Les pèlerins préislamiques devaient se dévêtir dans l'enceinte du sanctuaire, les pèlerins musulmans adoptent, eux, un vêtement spécial. G.Wiet peut écrire que « la religion révélée à Mahomet est un syncrétisme des doctrines juives et chrétiennes et des traditions nationales du paganisme arabe²⁴ ». Mahomet affirme donner aux hommes la troisième et dernière version de la révélation divine, les Juifs ayant falsifié la première et les Chrétiens la seconde. Le *Coran* se veut donc l'achèvement de ce qui s'est commencé dans le premier puis le second *Testament*. A cette affirmation de la foi, il faut ajouter l'affirmation de l'histoire des religions pour qui le monothéisme musulman s'inscrit dans le prolongement du polythéisme préislamique.

Une fois encore du polythéisme au monothéisme, il n'y a pas rupture mais relation complexe

²¹ *ibid.* p . 174

²² On dit parfois « polydémonistes » car les divinités n'y sont pas anthropomorphes, ce sont des pierres, des arbres et des astres.

²³ *Coran*, sourate 112 « Dieu est un. C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leur cœur. Il n'a point enfanté et n'a point été enfanté. Il n'a point d'égal » (traduction Savary).

²⁴ La religion islamique in *Histoire générale des religions*, Tome III, Librairie A.Quillet, 1960.

d'influence et d'emprunt.

Comme ses prédécesseurs, le monothéisme musulman est confronté au problème du « manque d'être » et de la nécessaire médiation entre le dieu absolu, universel, tout autre et les humains pris dans leurs particularismes relatifs. Le Judaïsme comble le manque d'être des hommes en faisant de son Dieu, le Dieu d'une Alliance rappelée par les prophètes. Le Christianisme nicéen le comble en faisant de son Dieu un Dieu qui s'incarne pour la rédemption des hommes. L'Islam reproche au Judaïsme d'avoir trahi son Dieu et au Christianisme d'être un trithéisme masqué. Il se veut le seul véritable monothéisme, celui qui a reçu l'appel (en arabe « coran ») de Dieu dans la langue-mère qu'est l'arabe et s'y soumet (en arabe « islam » signifie « soumission » et « musulman » <de la même racine SML> signifie « soumis ») en en conservant la langue²⁵.

Développer cette comparaison entre les trois monothéismes nous éloignerait de notre question, nous ne voulions que mentionner cette problématique. Il est grand temps d'en venir à la conclusion du propos et de renouer avec les remarques initiales.

*

Nous voulions observer comment, autour du bassin méditerranéen, s'étaient rencontrés et influencés polythéismes et monothéismes. Il est apparu qu'on ne comprendrait rien à la genèse et à la construction des monothéismes qui firent l'histoire de notre espace si on les coupait de leur contexte polythéiste et des métissages qui se sont effectués.

On peut d'ailleurs en venir à se demander si un monothéisme est possible car, enfin, c'est bien le même Dieu que prétendent adorer le Judaïsme, le Christianisme nicéen et l'Islam et pourtant un accord est loin de se faire quant à ce qu'il convient de dire de ce Dieu. C'est pourquoi j'aimerais conclure ce propos en citant la formule forte du théologien O. Abel : « Jérusalem est un bon laboratoire polythéiste des monothéismes²⁶ ».

²⁵ Pour le développement de ces points, voir D. Sibony, op. cit. chapitre II p. 53-61.

²⁶ In *Le Christianisme est-il un monothéisme ?*

Éléments de bibliographie

- * I. Finkelstein et N.A. Silberman, *La Bible dévoilée*, Folio-histoire, 2002
- * P. Giesel et G. Emery (sous la direction de) *Le christianisme est-il un monothéisme ?* Actes du 3^e cycle de théologie systématique des facultés de théologie de Suisse romande, Labor et Fides, 2001.
- * S. Malick-Prunier et S.Wyler (sous la direction de) *Dieux et hommes de l'antiquité*, Les belles Lettres, 2011
- * D. Sibony, *Les trois monothéismes*, Points-Seuil, 1992
- * M. Simon et A.Benoit, *le Judaïsme et le Christianisme antique*, P.U.F. 1968
- * J. Soler, *L'Invention du monothéisme*, Hachette-pluriel, 2002
- * E. Trocmé, *L'Enfance du Christianisme*, Hachette Pluriel, 1999
- * P. Veyne, *Quand notre monde est devenu chrétien*, Albin Michel, 2006

Rappel chronologique

Avant l'ère chrétienne

- 630 – 550 : Zoroastre fait de Ahura Mazda, le dieu unique
- 640 – 609 : **Josias**, roi de Juda ; réforme religieuse
- 609 : Josias vaincu à Megiddo par les Egyptiens
- 587 : Juda envahi par les Babyloniens de **Nabuchodonosor** ; déportation
- vers 545 : Xénophane ironise sur les dieux anthropomorphes
- 539 : Les Perses envahissent l'empire babylonien ; **Cyrus** renvoie les Juifs vers Juda.
- 522 – 486 : règne de Darius, le mazdéisme comme religion officielle de l'empire perse
- Vers 460 : livre du prophète Esdras (formalisation du judaïsme)
- Vers 445 : livre du prophète Néhémie
- Vers 285 : traduction de la Torah en grec (le Septante)

Ere chrétienne

- 253 : interdiction du christianisme
- 312 : conversion de Constantin
- 325 : Concile de Nicée
- 392 : interdiction des cultes païens
- 531 : Narbonne, qui était arienne, tombe aux mains des Francs (chrétiens nicéens).
- 610 : début de la prédication de Mahomet
- 640 : Prise d'Alexandrie par les arabes